



Dans de nombreux centres commerciaux, l'entrée est réservée aux « familles » à certains moments de la semaine. © D.R.

Travailleurs migrants, expatriés, Qataris... chacun dans sa bulle

A Doha, chacun vit sa vie de son côté. Les travailleurs migrants, les expats et les Qataris n'ont que rarement l'occasion de se croiser. Seuls les centres commerciaux permettent aux habitants de se côtoyer...

REPORTAGE

PAULINE HOFMANN
ENVOYÉE SPÉCIALE À DOHA

Ce centre commercial est le top du luxe à Doha. Dina, Qatarie dont le voile coloré glisse des cheveux, est ici pour la première fois. A ses côtés, deux nounous asiatiques, dans l'informe uniforme bleu ciel, s'occupent de sa fillette dans l'environnement aseptisé du centre commercial Place Vendôme, dans la banlieue de Lusail. « J'ai dû mettre des chaussures fermées et laisser mes sandales à la maison », rit la jeune femme, avenante. Au Qatar, les centres commerciaux sont l'un des rares espaces où se croisent Qataris, expatriés et travailleurs migrants. Le reste du temps, ils mènent des vies en parallèle.

Des centaines de travailleurs migrants dans un centre commercial de luxe

A l'entrée, des voituriers s'affairent à garer les immenses SUV. Un service de porteurs de sacs est à disposition. Le « mall Vendôme », excroissance du luxe à la française, avait fait monter la sauce marketing pour faire de son ouverture un événement à l'échelle du Qatar. Au printemps, son inauguration avait suscité convoitises et curiosité, drainant aussi un public qui ne peut vraisemblablement rien se payer dans les boutiques Vuitton, Dior, Louboutin et Calvin Klein. Lors des congés de l'Aïd, des centaines de travailleurs migrants s'étaient précipités à Lusail pour faire du lèche-vitrines, s'extasier devant l'immense fontaine à taille de piscine. L'incident « a fait le tour des réseaux sociaux.

« Je suis profondément inquiet en tant que citoyen qatari de l'entrée du nombre écrasant de travailleurs migrants le jour de l'Aïd dans les complexes commerciaux », partageait un internaute qatari sur Twitter. « Nous ne

pouvons pas être sûrs de la sécurité de nos familles au milieu de ce grand nombre d'hommes célibataires qui sont relativement peu éduqués. » Résultat : pendant l'Aïd, le centre commercial a fermé ses portes à ces « célibataires », une litote locale pour désigner les jeunes travailleurs migrants.

Dans de nombreux centres commerciaux, l'entrée est réservée aux « familles » à certains moments de la semaine. Parfois le vendredi, seul jour de congé octroyé aux travailleurs migrants après des années de scandale international sur leurs conditions de travail.

Une vie solitaire

Pour arriver au très populaire centre commercial Villaggio, il faut passer par d'immenses parkings couverts, qui tentent de protéger les lourds SUV de quelques degrés. Entre la voiture et les portes du centre commercial, c'est le seul moment où les habitants de Doha subissent réellement les 40 °C et l'humidité étouffante de la baie de Doha. Les rencontres dans l'espace public sont réduites à portion congrue.

Attaquée sur la « terrasse » du bistro Paul, sous le ciel artificiel peint au plafond du Villaggio, Maria Teresa, Brésilienne, raconte son désespoir : « C'est une vie solitaire, ici. Il n'y a rien à faire. Je reste à la maison avec mes chats. Mais je vis juste à côté d'ici, alors je viens manger tous les jours. » Cette quadragénaire, mère au foyer, explique que « ça fait 15 ans que je suis là, et on ne se mélange pas. Je n'ai pas un seul ami qatari », un « local » comme on dit dans le jargon anglais de la péninsule, maintenant une pudeur à prononcer le mot « qatari ».

Dans les allées du centre commercial Villaggio, les familles qataries en habit traditionnel comme les familles philippines poussent leurs caddies en direction du supermarché Carrefour, où tout le monde se retrouve. « Vous allez trouver ça étrange, mais je me suis fait plusieurs fois draguer par des Qataris dans les allées du supermarché », rit une expatriée européenne. Les contacts entre expatriés et qataris sont quasi nuls dans la vie de tous les jours. « Si un expat vous dit qu'il a des amis locaux, il se trompe. Vous pouvez en connaître, mais ils ne vous feront jamais entrer dans leur cercle restreint », continue la jeune femme.

A quelques pas des caisses enregistreuses, Shaim tente de maintenir ses trois enfants bavards en place. Elle a sui-

vi son mari, américain, il y a quelques années. Pour s'occuper, elle donne quelques cours de peinture. « J'ai rencontré une femme qatarie. Elle était super amicale, contrairement à ce qu'on peut penser. Elle vit dans la même résidence que moi. » Face à cette révélation, son amie, qui patiente à côté, écarquille les yeux d'étonnement.

« Mécanismes de domination spatiale »

Car Qataris et expatriés ne vivent que rarement dans les mêmes quartiers. A Doha, les expatriés cadres de grandes entreprises se regroupent souvent dans des *compounds*, des quartiers fermés et surveillés par des gardes. Les entreprises s'occupent de fournir les appartements ou villas. Impossible d'y entrer sans montrer patte blanche. Dans le quartier de West Bay, centre d'affaires de Doha réservé aux expatriés, les seuls travailleurs migrants que l'on voit sont là pour... travailler. Sur les interminables chantiers d'hôtels trois étoiles qui poussent les uns après les autres, ou comme serveurs dans les cafés et restaurants du quartier. Mais quand le salaire minimum vaut 275 euros par mois, se payer un café à 4 euros ne fait pas partie des options.

Dans son ouvrage *Qatar, le pays des possédants*, l'expert du Moyen-Orient Jonathan Piron souligne les « mécanismes de domination, voire d'exclusion, aussi bien spatiale que mentale. Les ouvriers étrangers ne peuvent résider dans les environs des lieux qu'ils bâtissent ». Le ministère de la Municipalité et de l'Urbanisme a publié en 2015 des cartes qui pointent les quartiers où l'hébergement de travailleurs est interdit, nommés « zones d'habitation familiale ». Des descentes de police ont eu lieu pour vérifier le respect de l'interdiction d'héberger plus de cinq travailleurs dans un même lieu, souligne Jonathan Piron.

A l'ouest de Doha, la zone industrielle est réservée aux travailleurs les plus pauvres, ceux qui sont hébergés dans ces camps à la triste réputation. Les enquêtes et reportages se sont multipliés depuis une dizaine d'années pour y dénoncer les conditions de vie. Un travailleur migrant a ainsi transmis au *Soir* des images de son immeuble : des couloirs poussiéreux, des bâtiments sans climatisation, des cuisines sales et des dortoirs de quatre personnes sans intimité ni confort. La promiscuité a été poussée à son comble durant les confinements, durant les pics de covid.

« Le débat politique fondé sur le concept d'appartenance ou non à un groupe politique se transforme en un débat historique, voire ethnique, sur qui ou quel groupe fait ou ne fait pas partie de la société qatarie », pointe Jonathan Piron. « Le langage politique a profité de ce moment de discrimination, voire d'exclusion, pour prospérer (...) via des pratiques quotidiennes de maintien dans les marques d'une population étrangère considérée comme simplement de passage et donc, finalement, pouvant être légitimement écartée politiquement, spatialement, voire mentalement. »

Pas de « petit Delhi »

Ailleurs dans la ville, difficile de trouver le « petit Delhi », « petit Katmandou » ou le « Little Nairobi ». Indiens, Népalais et Kényans vivent souvent dans les mêmes quartiers, se mélangent dans des immeubles ne dépassant pas deux à trois étages, loin des gratte-ciel de West Bay qu'ils ont contribué à construire. Mais ici aussi, malgré les restaurants et magasins qui ont pignon sur rue, le même sentiment de solitude pèse.

« Avec des amis, on a commencé à former une association il y a quelques années », raconte Mohammed*, originaire d'Afrique centrale, arrivé au Qatar il y a dix ans. « Les Indiens sont très présents au Qatar, ils montrent qu'ils sont là. Mais c'est moins le cas pour les Africains, on est plus éclatés entre les différentes nationalités. Ici, on retrouve deux nationalités, mais on aimerait bien s'ouvrir à d'autres pays », raconte Marina*, l'une des cadres de cette association, qui murmure qu'en dehors du travail (qu'elle aime beaucoup), la vie est un peu morose ici.

Comme toujours au Qatar, la discrétion est de mise quand il s'agit de se retrouver. En ce calme vendredi d'été, on passe devant un gardien aux yeux vaguement ouverts, pour monter dans les étages d'un immeuble de bureaux. Au détour d'un couloir, un groupe se rassemble au fur et à mesure. Prof de danse professionnel reconverti dans l'électronique depuis son arrivée dans l'émirat, Elijah* est à la barre du groupe de débutants qui reprennent les rudiments de danse. Ça se trémousse timidement, chaque nouvel arrivé préfère se caler à l'arrière. On se déhanche, en manquant parfois un peu de grâce. C'est toujours mieux que passer sa journée de congé devant la télé.

*Prénoms d'emprunt